

PERDUS DANS LA TEMPÊTE

Voici un récit transmis par Anne Elspass-Bozon, une cousine de Jean-Paul Delisle, qui a vécu une expérience dramatique en montagne. Cette production fait suite à une discussion lors de la course de septembre. Merci à elle de son émouvante contribution.

Le 19 octobre 2005, une violente tempête tropicale s'est abattue sur la région des Annapurnas, au Népal. Totalement hors de saison, exceptionnelle en montagne, elle a provoqué de très fortes chutes de neige jusqu'en plaine, ce qui n'était plus arrivé depuis au moins 20 ans au Mustang tout proche. Elle a causé de nombreux drames dont, hélas, la disparition au Khang Ghuru de sept français, himalayistes chevronnés, victimes d'une coulée avec leurs onze compagnons népalais. Nous l'avons vécue de l'intérieur et avons eu la grande chance de nous en sortir. En voici le récit.

Belle journée que ce 18 octobre 2005 ! Nous campons à 5160 mètres d'altitude dans la Vallée Inconnue, découverte par l'expédition française emmenée par Maurice Herzog à la conquête du Dhaulagiri, en 1950 ; ils gravirent finalement l'Annapurna voisin, premier 8000.

Nous sommes trois européens : mon amie Suzanne de Château d'Oex, Jean-Claude, mon camarade de montagne français, et moi. Pour nous accompagner et nous assister, quinze Népalais : le guide et son assistant, le cuisinier et ses trois aides, ainsi que neuf porteurs. Nous sommes partis le 6 octobre de Béni, sur la Kali Gandaki, pour le Grand Tour du Dhaulagiri : 16 jours de marche en remontant tout le cours de la Mayagdi Khola, d'abord dans un paysage de rizières, avec paillotes et buffles, puis dans la forêt primaire, sombre et humide, avant d'arriver à l'étage « haute montagne ». Après les villages du bas, où nous installons notre campement dans les préaux d'école, puis les clairières de la forêt, nous avons dormi aux camps de base des diverses expéditions qui ont gravi le Dhaulagiri. Enfin le franchissement du French Pass, à 5360 mètres d'altitude, nous a amené ici, où nous nous octroyons un jour de repos, par très beau temps et grand vent. Demain, clou du trek, nous avons l'intention de gravir le Thapa Peak, 6012 mètres, avec notre guide Mingmar Sherpa, pendant que le gros de la troupe descendra directement sur Yak Kharka, lieu du prochain campement. Après-demain, nous rejoindrons la vallée de la Kali Gandaki à Marpha et fêterons – déjà ! – la fin du trek avec notre vaillante équipe népalaise.

19 octobre. 4 h. 30 : départ dans une belle nuit froide et claire pour l'ascension du Thapa Peak. Mingmar, Jean-Claude et moi, plus Ranié, le cuisinier, qui n'a jamais fait de sommet et qui rêvait de cette expérience nouvelle, profitant du désistement de Suzanne. Après ½ h. de marche, je renonce et fais demi-tour. Je suis très enrhumée : pas raisonnable pour un sommet où l'on aura besoin de tout son souffle ! De plus, j'ai de mauvais pressentiments, renforcés par une petite chute de neige durant la nuit.

Quand nous partons pour Yak Kharka, vers 9 h., le ciel est légèrement voilé. Un petit col à franchir, 100 mètres de montée à peine, puis nous descendrons tout du long. Je pars à mon rythme, derrière les porteurs, mais ne voyant pas arriver Suzanne et Gyalsen, le sherpa qui l'accompagne et ferme la marche, je les attends. Suzanne n'était pas en forme au départ, vertiges et nausées. La descente devrait la rétablir. Le temps s'écoule. Mais que font-ils ? Le ciel se couvre de plus en plus. J'ai pu suivre la progression des trois autres, grimant vers le sommet, masqué maintenant. Je bois un peu de thé. Ils n'arrivent toujours pas. Il est midi et demi passé. Je remonte à leur rencontre. Les voilà, enfin ! Il faudrait faire vite, il commence à neiger. Mais Suzanne n'est décidément pas bien. Pour la dernière fois, nous voyons trois silhouettes sur la crête, loin en dessus de nous. Ils ont dû entamer la descente. Eux aussi feraient bien de se dépêcher. La neige tombe de plus en plus dru et il y a du brouillard. Le sentier est juste visible. L'angoisse monte. Cette fois, c'est carrément la tempête. La visibilité est à 2 ou 3 mètres, des rafales nous fouettent le visage, la neige s'accumule. On a déjà perdu et retrouvé le sentier deux ou trois fois : là, où peut-il bien être ? Gyalsen nous abandonne pour le chercher, nous l'attendons. Nos vestes en duvet sont trempées. On a froid. Mes gants, prêtés ce matin à un porteur pour démonter le campement, me manquent cruellement. Le sherpa revient enfin. Nous le suivons, sans rien voir. Cinq fois, dix fois, cela se reproduit. A chaque fois, nous tremblons de ne pas le voir revenir ; soudain il nous appelle, nous le rejoignons péniblement, pleines d'espoir, pour qu'il nous annonce ne pas avoir retrouvé le chemin. Il le connaît bien pourtant, c'est la sixième fois qu'il accompagne un groupe sur ce trek. Mais là, dans ces conditions exécrables, tout disparaît dans la neige, et il n'y a pas moyen de se repérer. On doit être encore autour de 4500 mètres. La nuit tombe. Ça fait des heures qu'on cherche vainement. On est perdu.

Qu'allons-nous faire ? Que pouvons-nous faire ? Chercher encore, dans la tempête et dans la nuit ? Inutile. Rester sur place, attendre le jour, bouger ? Risqué. Alors, descendre, perdre de l'altitude en espérant rejoindre la vallée ? C'est la proposition de Gyalsen. Elle paraît la meilleure. Longeant un torrent, de la neige jusqu'aux genoux, glissant sur des dalles de schiste recouvertes par l'épaisse couche blanche, tombant et se relevant, une frontale pour les deux, nous suivons les traces de Gyalsen, qui a de nouveau disparu. Soudain, un mouvement vif sur la droite : c'est un yack qui s'enfuit, apeuré. Et là, un autre, et un troisième ! Nous descendons toujours. Une lumière : c'est Gyalsen. Il a l'air épuisé. Avec ses bribes d'anglais il nous explique qu'on ne peut continuer, l'accès à la vallée est rendu

impossible par de hautes parois. Il n'y a que des yacks. Pas de maison. Rien pour s'abriter. Quand on lui demande ce qu'on va faire, il baisse la tête, muet.

La situation est vraiment grave. Ca se présente mal. La neige est trop poudreuse pour envisager un igloo, les yacks trop farouches pour qu'on puisse s'en approcher. Nous n'avons que les vêtements que nous avons sur le dos, et ils sont trempés. Dans nos sacs, le pique-nique du jour, une gourde, des biscuits, quelques fruits secs. Il est neuf heures, le jour est encore bien loin. On va mourir cette nuit. C'est une certitude qui s'impose lentement: impossible de survivre sans abri dans cette tempête. Il n'y a ni solution, ni espoir. La fin est proche. Résignation.

Soudain, Gyalsen part en courant. Il revient très vite : « venez, un yack-house ! ». Nous le suivons, perplexes. L'espoir point. Miracle ! Un petit abri d'environ 1 mètre de haut, 2 ½ de large à la base, 4 mètres de long, en forme de demi-tonneau, est là ! Dire qu'il était à peine à 100 mètres, se confondant avec les cailloux ! A l'intérieur, la nuit profonde est trouée par la lueur de quelques braises, et la blancheur du sourire du gardien de yacks, stupéfait de notre intrusion dans son petit domaine. Il remet du bois au feu et nous offre un reste de thé au lait de yack, la plus délicieuse boisson que j'aie jamais bue. Nous partageons avec lui notre casse-croûte du jour, que nous n'avions pas pris le temps de manger, et séchons nos vêtements mouillés, avant de sombrer dans le sommeil. Sauvés jusqu'à demain ! Par contre, nous craignons le pire pour Jean-Claude, Mingmar et Ranié : ils n'ont certainement pas trouvé le chemin vers Yack Kharka. Comment pourraient-ils survivre dans ces conditions, à plus haute altitude que nous ?

Toute la nuit, le vent va hurler autour de notre havre, et les avalanches se succéder en grondant interminablement.

20 octobre. Une lumière sale annonce le jour. Il neige très fort, la couche doit déjà atteindre une bonne soixantaine de centimètres. Il fait un temps à rester à l'abri en attendant que ça s'arrête. Mais Koumar Gouroung, le berger, échange des propos souriants avec Gyalsen, en revêtant un pauvre pantalon imperméable. Après avoir soigneusement enveloppé ses pieds dans des lambeaux de plastic, il met des bottes de caoutchouc reprises et sort. Très convaincu, Gyalsen nous déclare : « no more Dhaulagiri ! finish ! » nous prenant à témoin qu'il n'y remettra plus les pieds. Il y a vécu bien des difficultés, mais cette fois, ça dépasse les bornes ! Certes ! Encore faudrait-il que l'on s'en sorte... Il nous annonce alors que nous allons descendre sur Marpha avec les yacks. Ils ne peuvent rester en montagne par ce temps. Nous n'aurons qu'à suivre le troupeau. Nous exultons. Ce soir, nous serons en plaine, tout s'arrange !

Après une heure de marche dans les traces des yacks, changement de programme : on nous laisse, Suzanne et moi, dans une vague cabane sans toit, glaciale et pleine de neige. Koumar ne veut plus continuer. Il montre la direction à Gyalsen, crie très fort. Il semble fâché. Et si nous devons passer la nuit là ? Le yack-house nous paraît soudain un palace. Puis, tous deux partent en pleine paroi pour damer le chemin. Se pourrait-il qu'au delà il n'y ait plus qu'à descendre dans la vallée de la Kali Gandaki ? Nous avons bien une carte (échelle 1 : 87 500 !) mais elle est si imprécise qu'elle ne nous a toujours donné qu'une vague idée plutôt que des informations utilisables. Nous grignotons des fruits secs en battant la semelle et en écoutant le grondement incessant des avalanches, l'esprit tendu vers une seule idée : « comment s'en sortir ? ». Lentement, les deux hommes progressent dans une pente extrêmement raide. La corniche de l'arête paraît particulièrement difficile à franchir. Enfin, ils redescendent. Les yacks sont amenés au pied de la trace, ils montent, à la queue leu leu. Lentement. Arrivées à mi-pente, les bêtes de tête font demi-tour. Bousculades avec les montantes. Un yack perd pied sur une dalle, glisse interminablement et disparaît dans le vide. Une deuxième tentative n'a pas plus de succès.

Il faudra deux heures pour rentrer au yack-house derrière le troupeau. Sa légère structure de bambou ploie méchamment sous le poids de la neige. Nous n'allons tout de même pas mourir bêtement écrasés durant la nuit ? Gyalsen le débarrasse au mieux, un grand plat métallique lui servant de pelle. Abri bienvenu, merveilleux, même si la température ne grimpe pas plus haut que 0°, même si la fumée des branches de genévrier nous brûle les yeux de façon insupportable. Après un délicieux dal-bat, riz aux lentilles préparé par Gyalsen, vêtements et couverture humides ne nous empêchent pas de dormir. La neige tombe toujours, elle n'a pas cessé de toute la journée.

Les porteurs nous avaient pourtant mises en garde, quand nous jetions des déchets dans le feu : « il ne faut pas ! Ça mécontente les dieux ! Et quand ils sont fâchés, ils envoient beaucoup de neige ! » Mais là, leur colère nous semble exagérée, tout de même, pour quelques petits bouts de sparadrap !

21 octobre. Il neige encore, et la couche, maintenant, nous arrive sous les bras. Le grondement des avalanches est constant. Comment allons-nous nous en sortir ? Après nous avoir préparé une thermos de thé, Gyalsen Sherpa et Koumar Gouroung partent, vers 8 h. 30. Ils vont faire la trace, et reviendront dans deux ou trois heures nous chercher. Le temps s'écoule lentement. Nous entretenons le feu au minimum : il n'y a presque plus de bois, et si nous devons passer encore une nuit ici, nous en manquerons. Dans l'après-midi, l'inquiétude grandit. Ils ne reviennent pas. Ont-ils été pris dans une avalanche ? Sont-ils partis sans nous ? Seules, nous n'avons que très peu de chances de nous en sortir, mais nous sommes déterminées à partir demain plutôt que de rester sur place et mourir de froid. A 16 h., il est de toute façon trop tard maintenant pour espérer descendre à Marpha aujourd'hui.

Enfin, Gyalsen fait irruption dans l'abri : on y va ! Il faut faire vite, sinon nous ne pourrions plus nous échapper. Il va beaucoup neiger la nuit prochaine, il faut franchir le passage difficile (celui où le yack s'est tué ?). Après la crête, on marchera environ 1 h. jusqu'à un refuge. On se prend à rêver, le refuge évoque ceux de nos Alpes, accueillants, confortables, éclairés, chaleureux... Gyalsen brise le rêve, jetant au feu les deux dernières branches et mettant de la neige à fondre.

Incompréhension. On reste donc là ? C'est lui qui ne comprend plus : nous ne voulons pas partir ? Je prends les choses en main : départ ! On va suivre les traces de yacks, et lui nous rejoindra plus tard. Suzanne me suit en protestant, inquiète de l'absence de Gyalsen. Suivre les traces de yacks... oui, bon, j'aimerais bien les trouver... ah ! Les voilà ! C'est parti. Nous arrivons au passage dangereux à la tombée de la nuit, et le passons sans encombre, à la frontale. Gyalsen nous a rejoints, puis dépassés. Après la crête, pas de chemin tranquille descendant vers la Kali Gandaki, mais des pentes d'une raideur effrayante, surchargées de neige, avec le pointillé des traces de yacks coupant en travers : les pires conditions pour que toute la masse se mette en mouvement vers la vallée, et nous avec. Le bas de la pente disparaît brusquement : encore des parois. Cela va faire un grand saut... Vraiment peur. Pas le choix, il faut avancer. Après environ 1 h., Gyalsen nous fait attendre sous un surplomb de rocher. Nous croyons comprendre qu'ils vont préparer le refuge. « Une heure », dit-il, et « vous n'aurez pas froid » avant de disparaître encore. Conversations habituelles : que sont devenus Jean-Claude et ses deux compagnons népalais ? Sont-ils morts ? Nous le pensons, hélas. Chaque fois que nous avons interrogé Gyalsen, il a baissé la tête sans répondre, avec un air si triste que nous ne pouvions insister. Et les autres, comment ont-ils vécu la tempête ? Mandala, l'agence népalaise qui a organisé notre trek, est-elle déjà au courant ? Arriverons-nous demain à descendre sur Marpha ?

Soudain, au loin, des signes de lampe. Ça fait bien une heure, allons-y. Les pentes vertigineuses continuent et brusquement, nous voilà au milieu du troupeau. Nous essayons de marcher lentement et de ne pas affoler les yacks, l'endroit est trop dangereux. Ces sacrées bestioles sont vraiment très peureuses et un peu imprévisibles, dans la nuit... Nous rejoignons Koumar et Gyalsen, éberlués et visiblement plutôt contrariés de nous voir arriver. Nous avons dû mal interpréter les éclats de lumière... Un autre yack est tombé et s'est tué. Après que Koumar ait vainement tenté de mettre son troupeau plus en sécurité – les bêtes refusent de faire un pas de plus – nous continuons en direction du refuge. La couche de neige est si épaisse que c'est la longueur de la jambe qui détermine la profondeur du pas, et pour faire le suivant, il faut lever le pied presque à la hauteur des épaules. Les deux hommes se relaient pour faire la trace. Quand c'est son tour, Gyalsen tombe tous les cinq pas : il semble épuisé. On marche et marche. Koumar semble ne pas trouver le refuge. Les deux Népalais discutent anxieusement. On marche toujours. Finalement, il est passé minuit quand on arrive à un nouveau yack-house. Ouf ! Et tant pis s'il ne ressemble pas au refuge de nos rêves, et si le sol sur lequel on va se coucher est trempé (la couverture de survie, même déchirée par l'usage lors des deux dernières nuits, nous protège encore un peu) : on est à l'abri, il y a du feu pour sécher nos vêtements, bientôt de l'eau chaude à boire avec nos quelques biscuits secs. Koumar dévore le contenu peu appétissant d'une casserole abandonnée, genre de lait caillé (depuis quand ?). Le reste, on verra demain.

22 octobre. Ce matin, le vent est violent et glacial, mais la visibilité est meilleure, malgré la neige qui tombe toujours avec obstination. On voit une crête au loin, sur le ciel gris. Il paraît que Yack Kharka est derrière. D'ici là, il faut en franchir quatre ou cinq, et la dernière pente semble aussi raide que celle où le yack s'est tué : bien plus longue, en vérité, et toute zébrée de couloirs d'avalanches. Koumar et Gyalsen montent sur un petit béquet tout proche, et l'on voit le berger expliquer au sherpa le tracé du sentier. Ils reviennent ensuite vers l'abri, mais si lentement, si péniblement ! Gyalsen mène Koumar par la main, avec une grande douceur dans les gestes. Arrivés au yack-house, Koumar s'écroule en gémissant, les mains sur les yeux : il est aveugle. Ophtalmie des neiges, certainement. Nous lui mettons des gouttes oculaires, lui bandons les yeux et lui donnons un calmant. Quelle tuile ! Comment va-t-il faire descendre son troupeau jusqu'à Marpha ? Et nous, que faire ? C'est l'éventualité que nous redoutions : devoir laisser l'un de nous dans la montagne ou nous mettre tous en danger pour rester avec lui. Gyalsen tranche : nous partons, en laissant Koumar seul et mal-en-point dans son antre. Je l'implore de lui faire au moins suffisamment à manger pour deux jours. Gyalsen s'exécute, et bientôt un appétissant dal-bat est prêt. Tout le monde en profite. Avant qu'on ne le quitte, Koumar nous demande 200 roupies pour les 2 yacks qu'il a perdus : 4 francs environ... On s'exécute, mais bien sûr en le gratifiant aussi pour son hospitalité. Il nous a sauvé la vie. Nous ne l'oublierons jamais.

Il est passé midi quand nous partons enfin. Le vent est si violent, la neige si profonde, c'est si pénible d'avancer qu'en une heure, nous n'avons pas fait 300 mètres. Et il y a plusieurs kilomètres à faire jusqu'à Yack Kharka ! Jamais nous n'y arriverons aujourd'hui ! Suzanne et moi décidons de rebrousser chemin pour rentrer au yack-house, et de tenter notre chance demain, en partant le plus tôt possible. Gyalsen déclare qu'il veut continuer, « essayer ». Suzanne et moi nous en retournons : les traces sont déjà partiellement effacées. Arrivées à notre abri, stupéfaction : notre grand blessé a disparu ! Il a laissé le gîte ouvert, et le vent l'a rempli de neige. Une fois la neige nettoyée, quelques branches mises dans le foyer, comment les allumer ? On a beau chercher, il n'y a ni briquet, ni allumettes. Serrées l'une contre l'autre, on laisse le temps passer lentement. J'imagine comment on pourrait se faire des raquettes : on a

des bambous, de la bâche : ce serait peut-être possible, mais en endommageant sérieusement le yack-house. Pas envisageable.

Brusquement, voilà Koumar Gouroung ! Il a l'air surpris de nous voir, allume le feu en tirant les allumettes, bien empaquetées dans du plastique, de sa veste, réclame un calmant, puis s'écroule sur sa banquette en gémissant « oh ma ma ma ma, oh ma ma ma ma ! » et s'endort aussitôt. Le jour descend et, merveille, le ciel se dégage enfin. Il fait grand beau temps. Le paysage est grandiose, avec les derniers rayons du soleil qui baignent l'Annapurna de rose.

Gyalsen n'est pas revenu. Demain, départ à l'aube ! Koumar crie dans son sommeil, grince terriblement des dents, apostrophe peut-être des yacks rétifs. Nous nous chauffons de l'eau, pas très propre mais étonnamment bonne, et grignotons nos derniers biscuits, sans oser toucher au reste de dal-bat, qui nourrira peut-être notre berger-sauveur demain.

23 octobre. Nous nous levons avec la détermination de nous en sortir, aujourd'hui. Nous savons que nous nous affaiblissons chaque jour, n'ayant quasiment rien mangé depuis longtemps. Il faut y aller ! Une fois le thé bu, Koumar nous déclare alors qu'il nous accompagne à Marpha. Quel soulagement ! Avec lui pas de risques de se perdre, on sera en sécurité. Il se prépare lentement, nous piaffons d'impatience devant l'abri. Il range tout, fait encore quelques points à un vêtement ou à un sac... 8 h., départ. Il fait très froid et beaucoup de vent, mais au moins la neige est plus ferme pour marcher. Après une heure, nous découvrons un nouveau yack-house. A l'intérieur, le sac de Gyalsen, mais de lui, pas trace. Et voilà Koumar qui allume le feu, sort des provisions de son sac : il a faim et va préparer un repas. Suzanne a très mal aux yeux, irrités par la fumée de ces derniers jours, et ne voit plus bien; elle reste dehors, à l'air pur.

Gyalsen apparaît subitement. Il n'a pas trouvé d'échappatoire vers la vallée par le bas. Koumar nous donne à chacune une pomme. Ça, c'est gentil ! Mais d'où a-t-il bien pu les sortir ? Et pendant que nous croquons chacune la nôtre, les deux hommes se partagent le repas, dévoré en quelques minutes. Assez frustrant, il faut l'avouer... On repart rapidement. Il fait si beau que l'on en oublierait presque les jours pénibles qui ont précédé. La pente très raide qui va nous permettre de rejoindre Yack Kharka est toute proche. Nous y sommes. Il faut traverser les couloirs à avalanches, se hisser sur des blocs de rocher, contourner des dalles bien lisses. On progresse. Un petit yack perdu sur une épaule nous regarde, mais ne bouge pas. Encore une bonne demi-heure, et nous arriverons à la crête. À défaut d'être au bout de nos peines, nous serons quasi sûrs de nous en sortir, cette fois. Cinq personnes viennent vers nous depuis la crête, taillant le chemin à la pelle. Nous les attendons sur un rognon rocheux. Ce sont des bergers qui viennent récupérer le petit yack. La discussion est animée, et soudain, Gyalsen : « ils disent : trois hommes sont descendus de la montagne hier ». Nous n'osons y croire : « Est-ce possible que ce soient Jean-Claude, Mingmar et Ranié ? » Aucun doute, c'est bien eux ! Moment de pur bonheur, nous pleurons de joie dans les bras les uns des autres. Ainsi, ils sont vivants ! Dans peu de temps, nous serons tous réunis, ayant survécu contre toute attente à cette terrible tempête.

Nous voilà très pressés, tout à coup. Nous prenons congé de Koumar Gouroung, qui lui aussi pleure à grand bruit, sous le regard gêné de ses collègues. L'un lui tapote doucement l'épaule, s'efforçant de regarder ailleurs... notre sherpa ne veut pas traduire ses cris. Ça n'est que plus loin, sur notre insistance, qu'il s'exécute « il pleurait les deux médecins de l'expédition, qui s'étaient si bien occupées de lui. Il dit qu'il se retrouve tout seul... » Ah, Koumar ! Même s'il est un peu comédien, on ne peut que compatir à la dureté de son quotidien.

La crête atteinte, il faut monter encore un peu jusqu'à la suivante, et encore jusqu'à celle d'après. Sera-ce jamais fini ? Le vent est si fort qu'on peut presque s'y appuyer. Enfin, après un chorten et quelques mesures, on prend une trace qui descend vers la vallée. La neige est croûtée, piégeant nos pieds fatigués. C'est interminable, d'autant que notre impatience grandit avec la proximité de l'issue de notre aventure. N'y tenant plus, je demande à Gyalsen de partir en avant pour annoncer notre arrivée. Il ne se le fait pas dire deux fois et disparaît au pas de course, après m'avoir dit : « le chemin descend jusqu'en plaine. Marpha est le deuxième village en remontant la vallée ; rendez-vous au Sunflower Hôtel ». Ah ! nous aurons un bon lit, la nuit prochaine ! Nous continuons notre descente seules, Suzanne et moi. Quand le chemin se met à longer le flanc de la vallée, descendant, puis remontant passablement, nous multiplions les pauses : nous n'en pouvons plus. Et puis, sommes-nous bien sur le bon chemin ? N'aurions-nous pas vu une bifurcation ? Où peut bien être Marpha ? Nous sommes encore très haut, par rapport à la Kali Gandaki. Ne peut-on couper à travers bois pour descendre ? A force d'hésitations, d'aller-retour pour chercher le chemin peut-être manqué, la nuit vient. On marche comme des automates, la journée a été longue. Finalement, à bout de forces, on se cherche un petit coin sans neige, à peu près plat et protégé contre le vent pour dormir. Difficile à trouver ! Le froid est cruel et, après quelques courtes heures de sommeil, nous nous levons pour marcher encore, nous réchauffer. Nouveau somme, nouvelle marche qui nous amène, vers 4 h. du matin, au bord d'un précipice. Le chemin n'est pas visible : eh bien, dormons encore un peu !

24 octobre. Réveil vers 6 h. 30. Que c'est beau ! L'Annapurna nous domine de toute sa hauteur, et les premiers rayons du soleil éclairent déjà son sommet. Mais il fait trop froid pour traîner. Un sentier semble descendre au fond de la gorge qui nous a barré la route cette nuit. Au-delà, on distingue les maisons de Jomsom, la ville en amont de Marpha. Tant pis pour Marpha, qui était l'avant-dernière étape, nous irons jusqu'à Jomsom, d'où décollent les avions au retour des treks. D'ailleurs, c'est là que doivent se trouver Jean-Claude, Mingmar et Ranié. A l'embouchure du ravin, il semble que l'on voit une maison, des cultures, peut-être une exploitation agricole. Le chemin est facile, mais le fond du ravin assez broussailleux. On suit le ruisseau qui y coule. Et là, aussi belles que des boules de Noël sur un sapin : des pommes bien rouges sur un pommier ! On en prend chacune une, modestement - des pommes tombées ! - et l'on continue vers les bâtiments vus d'en haut.

Un panneau : « Bienvenue au village de Marpha, l'un des plus beaux villages du Népal ». Comment, c'est donc là ! Nous voici arrivées sans l'avoir fait exprès ! Et nous n'avons pas parcouru dix mètres dans la grand'rue que l'on s'entend interpeller « Suzanne, Suzanne ! ». C'est Tchetro, l'un des aide-cuisiniers. Quel bonheur de le revoir ! Et voici Gyalsen ! Il fond en larmes en nous voyant : il a passé une partie de la nuit à nous chercher, avec tout le village ainsi que deux ou trois villages voisins. Ils ont dû obtenir des soldats une dispense spéciale pour le couvre-feu en vigueur. Pauvre Gyalsen, qui s'est occupé de nous de façon quasi maternelle, on lui en aura créé, des soucis !

La traversée du village est mémorable : toute la population veut nous voir, qui de son balcon, qui de plus près, dans la rue. Les gens sont chaleureux, mais réservés, timides. On sent sympathie et soulagement. Une ravissante jeune fille se fait la porte-parole du village, dans un anglais parfait : « nous avons eu si peur pour vous ! Nous étions très tristes, tous ces jours, avec le mauvais temps ». Puis « promettez-nous de ne plus jamais retourner dans la montagne ! »

L'étape Marpha-Jomsom se fait comme passagers de motos, seuls véhicules reliant les deux villages, par une piste s'apparentant par place au lit d'un torrent. Et c'est l'émotion des retrouvailles. Aucun de nous six n'a de problèmes sérieux : des gelures légères, blessures aux orteils pour Ranié, nuque coincée pour Jean-Claude, avec un amaigrissement certain pour tous, c'est le seul tribut à payer, et c'est miraculeux. Hélas, c'est à ce moment-là que nous apprenons la tragique disparition des sept français et de leurs compagnons népalais, dans la même tempête.

Nous, nous avons eu une chance incroyable. Malchance, chance, destin... il est des moments où tout peut basculer si vite, où un tout petit événement peut avoir des répercussions considérables, définitives. Nous avons vécu un yo-yo d'émotions, espoir – désespoir s'alternant parfois très rapidement. Nous pouvons croire que ça n'était pas notre heure. Mais plusieurs fois, j'ai eu le sentiment très fort d'être protégée, des intuitions nous ont guidées. Je reviens changée. Je n'ai plus envie de perdre du temps avec des futilités. Notre vie seule est essentielle, elle est merveilleuse, mais si fragile. Elle seule compte, avec l'amour de tous ceux qui vous aiment et que l'on aime, et à qui l'on devrait le témoigner mieux et plus souvent !

Anne Elspass-Bozon
Mars 06